

Encyclopédie

Erhard Taverna



Wissen ist nur verfügbar, wenn es organisiert ist. Das demonstriert in unserer Zeit niemand besser als www.wikipedia.org, eine freiverfügbare Enzyklopädie im Internet, die in hundert Sprachen, von unbezahlten Freiwilligen genährt, täglich weiterwächst. An jedem 15. Januar wird der Gründungstag gefeiert. Wer heute als Bürger und Bürgerin einen Artikel im Browser bearbeitet und zu jedem Thema seine freie Meinung äussert, steht in einer langen, immer wieder gefährdeten Tradition, die vor rund 200 Jahren ihren Anfang nahm.

Louis de Jaucourt (1704–1779) wurde in Paris geboren, besuchte in Genf die von Calvin gegründete Akademie und studierte Medizin in Leiden und Cambridge. Er lernte in England Voltaire kennen, las viel, besuchte Sektionen und Vorlesungen, zum Entsetzen seiner aristokratischen Familie, verteidigt nur von seiner Mutter: «Medizinprofessor zu sein ist vielleicht lächerlich, aber es ist keine Sünde.» Der Chevalier de Jaucourt brauchte 20 Jahre seines Lebens und einen beträchtlichen Teil seines Privatvermögens, um ein auf sechs Bände angelegtes medizinisches Fachlexikon zu vollenden. Nach erfolgreichen Verhandlungen war ein Verleger in Amster-

dam bereit, das Werk zu drucken. Der Arzt war 47jährig, als das Schiff mit dem einzigen Exemplar des Manuskripts vor der holländischen Küste unterging. Mit der Arbeit ging auch jede Aussicht auf eine wissenschaftliche Anerkennung verloren. Der Sturm machte ihn zum Enzyklopädisten. Monsieur le Chevalier de Jaucourt wurde am 20. September 1751 von Denis Diderot, dem wichtigsten Herausgeber, zu einem Gespräch eingeladen. Dank des ausserordentlichen und selbstlosen Fleisses des Spätgekommenen wurde die Monsteraufgabe 15 Jahre später abgeschlossen.

Nach Paris, der aufstrebenden Hauptstadt des «ancien régime», kamen Anfang des 18. Jahrhunderts jährlich rund 10 000 Einwanderer und zusätzlich Tausende von Wander- und Saisonarbeitern. Die Stadt wurde zum Zentrum des Unternehmens «Encyclopédie», denn alle Protagonisten lebten hier: Denis Diderot, Jean-Jaques Rousseau, Baron d'Holbach und Friedrich Melchior Grimm, der Stosstrupp, der zahlreiche weitere Mitverfasser organisierte. Vier ganz unterschiedliche Männer aus verschiedenen Gesellschaftsschichten, denen sich später der Mathematiker Jean Le Rond d'Alembert und der Mediziner anschlossen. Diderot, der Urheber der ganzen Aktion, lebte das Leben eines Bohémiens, damals ein Begriff für tatenlose Schreiberlinge und obskure Nichtstuer auf der Suche nach reichen Sponsoren. Auch er wurde von der Polizei bespitzelt, wie alle unerwünschten Einwohner, die der Bischof von Paris einst als Vagabunden exkommuniziert hatte. Wie aus diesem Schmelztiegel begabter Unruhegeister mit Hilfe von offenen und heimlichen Sympathisanten, zu denen ausser Voltaire sogar der Oberzensor des Königs gehörte, gegen alle Widerstände von Klerus und Monarchie ein subversives Grossprojekt erfolgreich zu Ende geführt wurde, hat seither mehrere Generationen Schriftsteller und Philosophen inspiriert.

Als vorläufig letzter Autor erzählt Philip Blom (geb. 1970) das grosse intellektuelle Abenteuer der Aufklärung. «Das vernünftige Ungeheuer», so der Titel des Buches, ist ein fesselnder Tatsachenroman über ein Werk, das derart gefährlich war, dass den Urhebern Gefängnis und Hinrichtung drohte. Immer war ihnen die Zensur auf den Fersen, zeitweise arbeiteten die Drucker und Kupferstecher im Untergrund, und der Papst be-

legte vorsorglich alle 27 Bände mit seinem Kirchenbann und liess die Jesuiten ein Gegenlexikon schreiben. Blom beschreibt mit Scharfsinn und Humor die Lebensläufe der Hauptpersonen und die wechselhafte Geschichte dieses beispiellosen Kampfes, der natürlich weit mehr war als die Herausgabe eines Konversationslexikons im Stile eines Brockhaus: «Für die Befriedigung und Förderung der allgemeinen Bildung». Die Verfasser schrieben die meisten Artikel selbst, sehr oft als ätzend-kritische, konzentrierte Abhandlungen, die das Thema in einen völlig neuen Zusammenhang stellten. Sie fanden bisher unbeschriebene Themen, wie eine umfassende, bebilderte Darstellung des Handwerks, sie konfrontierten die Leser mit provokativen Ideen, ungewohnten Perspektiven und Visionen, und sie öffneten die Sicht auf eine demokratische Staatsordnung,

indem sie die politischen Machtverhältnisse auf den Kopf stellten. Zwischen 1751 und 1782 wurden 25 000 Exemplare verkauft, was genügte, um den Verleger reich zu machen. Die Männer (es gab eine einzige Artikelschreiberin, Grimms Geliebte, Madame Louise d'Épinay) wünschten keine Revolution, aber sie wurden zu deren geistigen Wegbereitern.

Die Bücher verschwanden nach Napoleon und der Restauration samt Raubkopien in der Versenkung. Im vom 2. Weltkrieg zerstörten Europa wurden die «idées des Lumières» wieder populär. Heute ist das Originalwerk dank eines Projektes der Universität Chicago für Abonnierte über das Internet einsehbar: www.contact@atilf.fr oder mark@diderot.uchicago.edu.

– Blom P. Das vernünftige Ungeheuer. Frankfurt am Main: Eichborn Verlag; 2005. 465 Seiten.

Improbable rencontre

Julia Vecsey

C'était un matin ordinaire du mois de novembre. Il pleuvait, le temps était maussade, la neige n'était pas loin, la journée s'annonçait très banale et ordinaire.

Lorsque Benjamin s'était levé ce matin-là, tout d'abord il n'avait pas trouvé sa pantoufle en sortant du lit. Deuxième contrariété.

Forcément, il faisait encore nuit, et lorsqu'il avait voulu allumer la lumière, l'ampoule dans un sombre crépitements, avait rendu l'âme, refusant de percer l'obscurité. Première contrariété.

Lorsqu'il s'était rendu à la salle de bains pour faire sa toilette, il avait glissé sur le tapis aux couleurs délavées. Il avait failli tomber, et se briser le cou contre sa baignoire. Troisième contrariété.

Il s'était alors habillé dans la pénombre ambiante, se couvrant de vêtements tirés au hasard de son armoire, se souciant peu de les assortir.

Puis il était allé à la cuisine pour chauffer son café, mais manque de pot, la machine n'était pas encore assez chaude, et le breuvage était tiédasse. Par bonheur, la tasse ne lui échappa pas des mains et ne se cassa pas en mille morceaux sur le sol, qui aurait été baigné du liquide vaguement brunâtre, et un matin comme celui-là, ç'aurait été normal.

Il sortit, tira la porte, puis la bobinette, et non sans avoir fait choir bruyamment la clé, il em-

prunta l'escalier où il ne manqua pas de trébucher sur la dernière marche avant de se précipiter à l'extérieur.

Il erra quelque peu avant de retrouver son véhicule, ne sachant plus exactement où il l'avait abandonné la veille au soir, et après quelques minutes d'investigations, il arriva enfin à mettre la main sur son carrosse. Il tenta d'ouvrir la porte avec la télécommande, mais bien sûr, un jour comme celui-là, il fallait que ça ne marche pas, comme tout le reste, et il fut obligé de tourner la clé dans la serrure gelée.

Il dégivra longuement les vitres en ce matin froid, venteux et humide, car plus tôt dans la nuit, il avait gelé.

Le moteur toussota longuement avant de se décider à démarrer, et dans un grand éternuement, l'auto fendit le brouillard ambiant.

Quatre feux rouges plus loin, alors qu'il atteignait une grande place encombrée, un gigantesque embouteillage l'attendait. Tout le monde jouait des coudes pour ne pas caresser le pare-chocs du voisin, quand un camion arriva, freina approximativement dans un crissement de pneus et emboutit quelques automobiles qui se trouvaient au mauvais endroit au mauvais moment.

Quatre voitures étaient impliquées en plus du poids lourd responsable, et les cinq chauffeurs

Correspondance:
Dr Julia Vecsey
62, quai Gustave-Ador
CH-1207 Genève

descendirent de leur véhicule pour mesurer l'ampleur des dégâts. Chacun criait un peu plus fort que son voisin; malheureusement, on devait constater que les éraflures étaient nombreuses sur les diverses carrosseries; un tel avait l'aile défoncée, tel autre avait une roue endommagée; les vacances de quelques carrossiers étaient assurées. Il fallait faire appel à la maréchaussée pour constater les dégâts et départager les responsabilités.

Ce contretemps dérangeait tout le monde, mais ne surprenait pas Benjamin, car après tout, c'était dans la logique de ce matin-là.

On appela la police pour faire le constat, mais on répondit d'une voix légère par téléphone qu'on ne pourrait être là avant vingt minutes, d'autres affaires urgentes attendaient les gendarmes.

Le froid engourdisait les mains des conducteurs décœuvrés, et il s'agissait de prendre son mal en patience en attendant qu'on effectue les formalités d'usage. Que faire? Une idée germa dans l'esprit malin de Benjamin, qui gardait un mauvais souvenir que de son breuvage matinal: si on allait tous au chaud boire un café? L'idée ne déplut pas aux autres, eux aussi frigorifiés par la bise matinale; on abandonna là les divers véhicules, et on s'engouffra dans l'établissement le plus proche.

L'œil rivé sur leurs montres (20 minutes après tout c'est vite passé), ils commandèrent leurs boissons. Un serveur mal réveillé, l'air contrarié, leur apporta les tasses fumantes.

Benjamin observait ses compagnons d'un air perplexe, en se demandant quelles pouvaient être leurs occupations, et quelle était la raison de leur présence sur cette place, ce matin. Rapidement, la jeune femme blonde qui appartenait au groupe des conducteurs malheureux déclara qu'elle était hyperpressée, qu'elle n'avait pas un instant à perdre, que l'étude de notaires où elle était secrétaire ne lui pardonnerait pas d'être en retard pour la troisième fois de la semaine!

Le chauffeur de poids lourd ne correspondait pas vraiment au profil de l'emploi: c'était un jeune homme mince, fragile, délicat, qui transportait avec lui une valise bourrée de CD de musique classique qu'il passait en boucle dans sa cabine.

Il y avait encore un ingénieur qui allait pointer au chômage, un inspecteur des écoles qui allait rater sa première heure de cours, et Benjamin lui-même, un étudiant qui allait à la bibliothèque de la fac de droit dans la vieille guimbarde qu'il s'était offerte récemment.

Tout ce petit monde ingurgita rapidement les boissons servies, nul n'invita l'autre, et tous regagnèrent en hâte leur véhicule.

On patienta encore cinq minutes puis les uni-formes daignèrent enfin arriver. Finalement, les discussions ne furent pas bien longues, chacun reçut sa part de responsabilité, et l'affaire fut relativement rapidement conclue.

A 14 heures 45 environ, à quelques minutes d'intervalle, quatre voitures trouvèrent à se parquer dans le garage souterrain proche du quartier des études d'avocats et de notaires. A peu près en même temps, les quatre conducteurs s'engouffrèrent sous le porche du numéro six de la rue de l'Espérance, dans une splendide bâtisse bourgeoise. Ils sonnèrent l'un après l'autre à la porte de l'étude désignée dans le courrier que chacun tenait à la main, et quelle ne fut pas leur surprise de constater qu'ils étaient accueillis par ... la jeune femme blonde du matin, qui après les avoir reconnus avec un air quelque peu étonné, ne manqua pas de les conduire l'un après l'autre dans la salle d'attente. Ils patientèrent quelques minutes, se jetant des regards furtifs et gênés, embarrassés de se retrouver tous là, curieux de savoir ce qui amenait les autres dans ce bureau.

Et puis au bout d'un moment, l'inspecteur des écoles demanda à quelle heure les autres avaient rendez-vous: comme tous répondaient «15 heures», il fallait bien se rendre à l'évidence: ils étaient là pour l'ouverture du testament de la vieille Tante Berthe, morte dans la solitude à 103 ans.

Chacun scruta l'autre, se demandant bien quel lien de parenté son voisin pouvait avoir avec lui, et quelle folie avait pris Tante Berthe de choisir pour héritiers des gens aussi divers, car elle les avait choisis, c'est sûr: la vieille dame était une originale, et elle n'avait eu ni mari ni descendant.

La jeune secrétaire vint tous les chercher, les conduisit dans le luxueux bureau du notaire: celui-ci les reçut, et procéda rapidement à la lecture du dit testament.

«Tante Berthe léguait son immense fortune aux quatre personnes présentes, mais à une condition: ceux-ci devaient interpréter une œuvre chorale: celle-ci devrait impérativement être la Petite Messe Solennelle de Rossini».

Mais pourquoi ces quatre-là? Tante Berthe avait chanté cette pièce dans son jeune âge, au sein du chœur d'étudiants dont elle avait fait partie, et certains des choristes qui l'accompa-

gnaient alors étaient les grands-parents des quatre héros de cette histoire. Puisque Tante Berthe n'avait pas d'enfants, qui plus que les descendants de ses compagnons d'alors pouvaient mériter sa fortune?

Une fois que l'œuvre aurait été montée, on pourrait procéder à la distribution des biens précieux de l'originale Tante, également répartis entre tous.

Ils avaient une année pour réaliser les désirs de la vieille dame, sans quoi, la fortune reviendrait à l'église catholique romaine.

Quelque peu surpris, les quatre bénéficiaires potentiels se dévisagèrent, incrédules; ils posèrent quelques questions au notaire quant aux modalités pratiques de ce vœu pieux, mais durent se rendre à l'évidence: il n'y avait pas d'autre moyen pour toucher le pactole que de s'exécuter. Rendez-vous fut donc pris un an plus tard, avec la preuve tangible de la réalisation de l'œuvre, sous forme d'un enregistrement DVD, et alors seulement le notaire libérerait les sommes en question.

Tous sortirent de l'étude, et s'engouffrèrent dans un café pour débattre de la réalisation du projet: ils avaient bien tous quelques notions de musique, avec un goût particulier pour les œuvres chorales, héritage de leurs aïeux, mais aucun, sauf l'inspecteur des écoles, qui était chef de chœur à ses heures perdues, n'avait de connaissance théorique dans le domaine. Cette fois-ci, les discussions furent animées, car bien sûr, il était hors de question de laisser l'héritage rejoindre le saint Esprit.

Ils décidèrent donc de s'atteler à la tâche: l'instituteur serait leur chef, il se chargerait de

l'accompagnement à l'harmonium, trouverait pianos, choristes en renfort, solistes et partitions; il organiserait les répétitions et le concert au cours duquel l'enregistrement devrait avoir lieu. Le chauffeur de poids lourd trouverait l'harmonium. L'ingénieur au chômage, puisqu'il avait du temps, serait chargé de recruter quelques choristes intéressés par l'interprétation d'une telle œuvre.

Une année s'écoula, riche en répétitions, de plus en plus gaies, au fur et à mesure que nos chanteurs apprenaient à se connaître, et finalement, quelques mois plus tard, un cinéaste amateur filma leur prestation.

Il faut dire que l'œuvre se prêtait bien à la gaieté; ils ne connaissaient pas tante Berthe personnellement, et ne savaient donc pas combien cette pièce correspondait à l'originalité et à la joie de vivre de la dame. Leur prestation fut brillante, et ils prirent un plaisir démesuré à accomplir leur pensum.

Un an après leur premier rendez-vous chez le notaire, ils se rendirent tous ensemble à nouveau à l'étude, pour l'ouverture du document précieux: le notaire visionna le DVD, fut convaincu par l'œuvre et par l'enthousiasme de l'équipe.

Les biens de la dame furent donc équitablement répartis, y compris une église et qui se trouvait au milieu d'un village voisin, et qui devint le lieu de répétition du nouvel ensemble choral qui avait vu le jour ...

L'instituteur fut élu directeur du «Groupe choral Sainte Berthe», et les répétitions reprirent dans la bonne humeur, cette fois pour préparer une autre œuvre: le *stabat mater* de Pergolèse.